

## Carré sémiotique et interprétation des récits mythiques

*Richard Pottier*

Faculté des Sciences Humaines et Sociales-Sorbonne  
Université Paris 5 Descartes  
e-mail: pottier@club-internet.fr

**Abstract.** *Semiotic square and the interpretation of myths.* Greimas' *semiotic square* is built upon the hypothesis that the concept of *elementary structure of signification* is operational only if subjected to a logical interpretation and formulation. However, Greimas' commentaries on that model are questionable. On the one hand, he asserts that logical nature of the connection between any two terms,  $s_1$  and  $s_2$ , is undetermined; on the other hand, he provides the relations  $s_1 - \text{non } s_1$ ,  $s_2 - \text{non } s_2$ ,  $s_1 - \text{non } s_2$  and  $s_2 - \text{non } s_1$  with a logical status. Now, since these two statements are inconsistent, a choice must be made: either these four relations have a logical significance, and then the *semiotic square* is a *logical square*, so that  $s_1 - s_2$  has to be interpreted as an *incompatibility relation*; or  $s_1 - s_2$  has no logical meaning, and then not only the status of the other relations given in the model is not logical either, but also the simple fact of applying negation to the terms  $s_1$  and  $s_2$  is meaningless.

That dilemma follows from an argument, that Greimas has laid down as a principle, under which linguistic communication depends on the existence of a *deep level* (or *immanent level*) of the significance, that is supposed to precede its manifestation in speech. If, conversely, we assume that significance is produced at discursive level, and that consequently the patterning of linguistic codes relies on what could be called a *semantic sedimentation process*, which comes out from linguistic activity, there is no more dilemma.

Such a thesis, which implies that the *elementary structure of signification* must be seen as the schematization by the describer of speakers' mental activity, leads to a point of view inversion. Nevertheless, the two conditions which, according to Greimas, are required for catching the meaning are still relevant, except that, contrary to Greimas' opinion, they now apply at the speech level: two discursive units can be opposed if they simultaneously include a common feature which join them, and a distinguishing feature which disjoin them.

In order to illustrate that point, an analysis of two short amerindian myths, which Lévi-Strauss has already investigated, will be undertaken, and finally specific problems related to the interpretation of that kind of narratives will be outlined.

J'ai rencontré la pensée de Algirdas Julien Greimas lorsque j'ai entrepris d'analyser des mythes d'origine de la riziculture que j'avais recueillis au Laos (Pottier 1994), ce qui m'a amené, non seulement à réfléchir sur la signification anthropologique des thèses de cet auteur, mais aussi à réinterpréter, ou à reformuler, certaines d'entre elles. C'est de ces considérations que je voudrais vous faire part aujourd'hui.

Au point de départ de la démarche de Greimas, il y a une réflexion, de portée extrêmement générale, sur la notion même de signification. Dès les premières pages de son ouvrage intitulé *Sémantique structurale* (1986; 1<sup>ère</sup> édition en 1970), qui est généralement considéré comme le texte fondateur de ce qu'on a appelé "l'école de sémiotique de Paris", Greimas s'interroge sur les conditions minimales de la saisie du sens. Fidèle à l'enseignement de Saussure, la réponse qu'il propose est que "la signification présuppose l'existence de la relation" (Greimas 1986: 19), mais il précise immédiatement (et c'est sur ce point qu'il commence à innover) que la relation possède une "double nature : elle est à la fois conjonction et disjonction" (Greimas 1986: 20). Il en résulte que, pour saisir la relation entre deux termes, deux conditions doivent, selon Greimas, être réunies:

- 1) Conformément au principe saussurien selon lequel la langue est faite d'oppositions, ces deux termes doivent posséder un trait distinctif qui les disjoint.
- 2) Ils doivent aussi posséder un élément commun qui les conjoint, car épistémologiquement, deux objets ne peuvent être comparés que s'ils partagent au moins un trait identique, ce qui, linguistiquement, revient à dire que deux termes ne sont opposables que s'ils appartiennent au même axe sémiotique.

Greimas a cherché par la suite à élaborer le modèle de la "structure élémentaire de signification" qui rend compte de l'articulation des "structures profondes et abstraites", et qui permet de "représenter les faits sémiotiques antérieurement à la manifestation" (Greimas, Courtés 1993: 363). La construction de ce modèle, que Greimas a appelé "le carré sémiotique" repose sur le principe que les faits sémiotiques

sont, au moins partiellement, interprétables en termes logiques, et c'est ce principe, que je voudrais maintenant soumettre à discussion, car il n'est pas dépourvu de conséquences quant à la manière d'aborder l'analyse des récits.

Selon Greimas,

le concept de structure élémentaire ne peut devenir opératoire que si celle-ci est soumise à une interprétation et à une formulation logiques. C'est la typologie des relations élémentaires (contradiction, contrariété, complémentarité) qui ouvre la voie à de nouvelles générations de termes interdéfinis, et qui permet de donner une représentation de la structure élémentaire sous forme de carré sémiotique. (Greimas, Courtés 1993: 362)

Sur la base de ces principes, Greimas considère deux termes objets quelconques  $s_1$  et  $s_2$  à partir desquels il engendre, par application de la négation, les deux termes contradictoires **non**  $s_1$  et **non**  $s_2$ . A des fins didactiques, il construit ensuite un schéma sur lequel il dispose en carré les quatre termes obtenus, et où il fait figurer les relations qu'ils entretiennent entre eux. Plutôt que d'avoir recours à cet artifice visuel, je raisonnerai, pour résumer le commentaire que fait Greimas de ces relations, sur l'opposition nature vs culture, que notre auteur considère comme un universel sémantique (à tort, du reste, ainsi qu'il ressort des travaux de Philippe Descola — cf. 2006).

- La relation  $s_1$  vs **non**  $s_1$  est appelée par Greimas “relation de contradiction”. Il la définit “par l'impossibilité qu'ont deux termes d'être présents ensemble” (Greimas, Courtés 1993: 30). Dans notre exemple, cela signifie qu'un objet ne peut pas être à la fois naturel et non naturel. Du point de vue d'une logique de classes, poser l'existence de la classe **non**  $s_1$  revient à affirmer que la classe  $s_1$  ne se confond pas avec l'univers du discours (tous les objets de cet univers ne sont pas naturels, sinon la notion même de nature perdrait toute signification) : comme toute classe logique,  $s_1$  a nécessairement un complément **non**  $s_1$ . Du point de vue d'une logique de propositions, la relation  $s_1$  – **non**  $s_1$  est une relation d'alternative (tout objet de l'univers du discours considéré est nécessairement soit naturel, soit non naturel).
- Il va de soi que le même raisonnement s'applique à la relation  $s_2$  vs **non**  $s_2$ . Greimas appelle dès lors “relations de complémentarité” les relations  $s_1$  – **non**  $s_2$  et  $s_2$  – **non**  $s_1$ . Du point de vue d'une

logique de classes, ce sont des relations d'inclusion, et du point de vue d'une logique de propositions, ce sont des relations d'implication. Si l'on poursuit l'exemple précédent, cela signifie que la classe des objets naturels ( $s_1$ ) est incluse dans la classe des objets non culturels (**non**  $s_2$ ), comme celle des objets culturels ( $s_2$ ) est incluse dans celle des objets non naturels (**non**  $s_1$ ), ce qui revient à dire, dans les termes de la logique des propositions, que l'existence d'objets naturels implique l'existence d'objets non culturels (ou encore que l'existence d'objets naturels implique que tous les objets de l'univers du discours considéré ne sont pas culturels), et que de même l'existence d'objets culturels implique celle d'objets non naturels.

- Enfin, Greimas appelle “relation de contrariété” la relation entre les deux termes-objets initialement considérés  $s_1$  et  $s_2$ . Il explique que la nature logique d'une telle relation reste indéterminée parce que ces deux termes “sont susceptibles d'être présents de manière concomitante” (Greimas, Courtés 1993: 31).

C'est à ce point précis qu'on voit apparaître dans l'argumentation de notre auteur une difficulté, qui tient essentiellement à l'articulation entre structures logiques et structures sémiotiques. Tout en indiquant qu'il “peut être utilement comparé à l'hexagone de R. Blanché, aux groupes de Klein et de Piaget”, Greimas souligne que le carré sémiotique relève “de la problématique épistémologique portant sur les conditions de l'existence et de la production de la signification”, de sorte qu'il “se distingue [...] des constructions logiques, ou mathématiques, indépendantes, en tant que formulation de syntaxe pure” et que, par conséquent, “toute identification hâtive des modèles sémiotiques et logico-mathématiques ne peut être [...] que dangereuse” (Greimas, Courtés 1993: 32).

Greimas affirme donc clairement, dans ce passage, que les structures sémiotiques ne sont pas assimilables à des structures logiques, ce qui paraît quelque peu contradictoire avec le principe, qui lui a servi de point de départ, selon lequel la structure élémentaire de la signification ne peut devenir “opératoire” qu'à condition d'avoir été soumise “à une formulation logique”. C. Calame a, dès lors, beau jeu d'objecter qu'en réalité, le carré sémiotique est construit sur le modèle du carré logique (Calame 1977: 325). Essayons de développer ce point. On a montré depuis longtemps que les connecteurs logiques

peuvent être regroupés en quaternes, selon une structure qui possède des propriétés remarquables. Selon Robert Blanché, celle-ci “apparaît lorsqu’un terme comporte deux sortes de négations, une forte (postposée) et une faible (préposée), qui, en se composant, donne un quatrième terme” (Blanché 1968: 55). Pour ceux qui ne seraient pas familiarisés avec le vocabulaire de la logique, précisons que la négation forte porte sur le connecteur alors que la négation faible porte sur les termes de la relation. “Dans une telle structure”, poursuit R. Blanché, “chaque terme est relié à chacun des trois autres par une relation d’implication (subalternes), d’alternative (contradictaires) et d’incompatibilité (contraires) ou de disjonction (subcontraires)” (Blanché 1968: 55).

Il est effectivement aisé de vérifier que si l’on assimile, comme le fait Greimas, les relations  $s_1 - \text{non } s_2$  et  $s_2 - \text{non } s_1$  à des relations d’implication, il en découle nécessairement que la relation  $s_1 - s_2$  est une relation d’incompatibilité (celle-ci équivalant, en logique des propositions à la négation de la conjonction, et correspondant en logique de classes au complément de l’intersection), car les propositions “ $s_1$  implique **non**  $s_2$ ”, “ $s_2$  implique **non**  $s_1$ ” et “ $s_1$  incompatible avec  $s_2$ ” sont logiquement équivalentes. Pour faire saisir intuitivement ce point, revenons à notre exemple : il revient exactement au même de dire que l’existence d’objets naturels implique celle d’objets non culturels, ou bien que l’existence d’objets naturels implique celle d’objets non culturels, ou encore qu’un objet ne peut pas être à la fois naturel et culturel. Réciproquement, si l’on pose que  $s_1$  est incompatible avec  $s_2$ , toutes les autres relations figurées dans le modèle du carré sémiotique s’en déduisent immédiatement. Il devient même possible de compléter le schéma en précisant que la relation **non**  $s_1 - \text{non } s_2$  est une relation de disjonction. Les nombreuses applications auxquelles procède Greimas (par exemple dans ses *Essais sémiotiques*) de la notion de carré sémiotique à, notamment, des catégories modales confirment du reste cette conclusion : qu’il s’agisse de catégories déontiques ou épistémiques, ses analyses recourent très exactement les travaux des logiciens qui démontrent la possibilité de disposer les opérateurs modaux selon la formule du carré logique (cf. Greimas 1983: 67–133 et Blanché 1968: 83–88). Dès lors, de deux choses l’une : ou bien  $s_1 - s_2$  est une relation d’incompatibilité, et alors toutes les autres relations décrites par Greimas en découlent, mais celui-ci a tort d’affirmer que la nature de

cette relation n'est pas logiquement déterminée ; ou bien il a raison de maintenir une telle affirmation, mais alors il en résulte que les autres relations figurées par le carré sémiotique ne sont pas non plus logiquement interprétables et c'est le modèle lui-même qui doit être rejeté !

L'histoire des rapports entre la logique et le langage devrait nous inciter, me semble-t-il, à choisir la seconde option. En un sens, toute l'histoire de la logique est celle d'un effort pour s'affranchir des limites qu'impose au raisonnement formel la langue naturelle, si bien que les logiciens ont fini par inventer des langages symboliques qui n'ont plus du langage que le nom. Certes, il est possible de raisonner en langue naturelle, mais nous savons bien que, dès que le raisonnement porte sur des abstractions, l'exercice demande un effort d'attention, car il n'a rien de spontané. En d'autres termes, nous pouvons sans aucun doute traiter les catégories sémantiques comme des catégories logiques, mais il n'en découle nullement que celles-ci soient intrinsèquement, ou originairement, de nature logique.

J'ajoute qu'à maintes reprises, Greimas a lui-même dénoncé "les illusions des logisticiens qui pensent pouvoir opérer avec des formes sans signification" et qui oublient cette évidence que "nous sommes définitivement enfermés dans notre univers sémantique" (Greimas 1986: 117). La vraie question est donc de comprendre pourquoi, bien qu'il se montre conscient du caractère irréductible des procédures sémiotiques empiriquement observables à des opérations logiques, il a tenu à élaborer un modèle dans lequel il nous propose une formulation logique du concept de structure élémentaire de signification. La réponse à cette question, c'est, je pense, que le modèle du carré sémiotique est destiné à rendre compte, non pas des "faits de surface" (c'est-à-dire manifestes), mais d'un niveau "profond" où le divorce entre logique et sémiotique serait susceptible de s'évanouir. C'est la raison pour laquelle, selon notre auteur, "l'application quasi-mécanique de ce modèle aux phénomènes de surface ne constitue, le plus souvent, qu'une caricature des procédures sémiotiques" (Greimas; Courtés 1993: 363). On voit que la constitution même du modèle sur lequel nous nous interrogeons est inséparable du principe selon lequel la possibilité de la communication langagière est subordonnée à l'existence d'un "niveau immanent" de la signification, pour reprendre la terminologie de Greimas, qui serait antérieur à sa manifestation dans le discours. Or un tel principe va-t-il de soi?

Certes, pour que la communication soit possible, il faut bien que les locuteurs disposent de codes communs. Pour le sujet individuel qui apprend le langage le code précède le discours, mais il est également évident que, puisqu'il n'y a de signification que pour un sujet, seul le discours est producteur de significations. Il paraît donc raisonnable de postuler, à la suite de Patrice Charaudeau (1983: 15–36), qu'il y a antériorité logique du discours (c'est-à-dire des "faits de surface" dans la terminologie de Greimas), et que la structuration des codes linguistiques résulte, selon l'expression de Charaudeau, d'un processus de "sédimentation sémantique" qui s'accomplit au sein même de l'activité langagière. Cette hypothèse implique que les faits linguistiques qui se rattachent au "niveau profond" traduisent une certaine autonomisation des signes par rapport au discours, mais que cette autonomisation n'est jamais achevée et reste relative, ce qui permet de comprendre que les langues (les codes phonologiques comme les codes sémantiques ou syntaxiques) évoluent constamment et ne sont pas assimilables à des systèmes fermés. Il résulte d'une telle conception que le sens se construit au niveau discursif et ne saurait se déduire d'un processus de structuration des significations qui serait antérieur au discours. Comme le montre encore Patrice Charaudeau, la communication langagière suppose, de la part des locuteurs, un effort d'élucidation qui repose lui-même sur l'existence d'un savoir plus ou moins partagé (savoir sémantique, savoir encyclopédique et savoir socio-culturel), ce qui a pour conséquence que le sens d'un discours recèle toujours une part d'ambiguïté.

L'abandon du postulat de l'antériorité logique du "niveau profond" entraîne un renversement de perspective, mais il n'implique nullement de renoncer à la notion de "structure élémentaire de signification", car les deux conditions de la saisie du sens énoncées par Greimas n'en restent pas moins pertinentes. Il s'agit seulement d'adopter désormais un point de vue résolument constructiviste et de concevoir la structure élémentaire comme un schème purement mental dépourvu de tout statut objectal, ou plus exactement comme la schématisation par le descripteur de l'activité mentale mise en œuvre par les locuteurs. Prenant le contre-pied de ce qu'affirme Greimas, je soutiens dès lors, que les deux conditions qu'il énonce ne sont applicables qu'à des unités discursives. J'en déduis que deux unités quelconques du discours (deux lexèmes si l'on considère le niveau du signifié) sont opposables si elles incluent à la fois un trait distinctif qui les disjoint

et un trait commun qui les conjoint. Ces traits correspondent à des unités minimales de sens, donc par définition à des sèmes. Tout lexème renvoie, cependant, à une pluralité de sèmes. Dans le procès de la communication langagière, en fonction des contextes textuel et intertextuel (les compatibilités et incompatibilités qui naissent du rapprochement des termes, et les sélections de sens antérieurement effectuées dans le même texte ou dans d'autres textes auxquels renvoie celui-ci), ainsi qu'en fonction des circonstances de discours (situation d'énonciation et représentation collectives), le sujet parlant sélectionne les traits pertinents en les homologuant ou en les opposant, ce qui détermine des "effets de sens" que Greimas appelle des "sémèmes". Toutefois, l'unité minimale de sens qui est commune à deux unités du discours n'ayant elle-même d'existence que pour autant qu'elle s'oppose à une autre, il en résulte que la perception d'une opposition entre deux termes situés sur un axe sémantique déterminé est subordonnée à la possibilité de percevoir une opposition entre deux autres termes qui s'opposent sous le même rapport que les deux premiers, mais qui sont conjoints sur un axe différent, quoiqu'appartenant au même système sémantique (ou "code" dans la terminologie de Claude Lévi-Strauss).

Pour illustrer cette conception de la structure élémentaire de la signification, considérons l'analyse que nous propose Lévi-Strauss (1964), dans le premier volume des *Mythologiques*, de deux mythes amérindiens de l'origine du feu de cuisine, qui sont, selon lui, en rapport de transformation. Le premier de ces deux récits, qui est un mythe gé (Lévi-Strauss 1964: 74-75) raconte qu'aux premiers temps, le jaguar, qui connaissait le secret du feu de cuisine, utilisait, pour chasser, un arc et des flèches, alors qu'inversement les hommes ignoraient ces deux techniques. Un jour, le jaguar rencontre un jeune Indien qui se trouve en situation périlleuse. Il le sauve, et comme son épouse ne lui a pas donné d'enfant, il décide de l'adopter. Cependant, la femme du jaguar déteste notre héros et ne cesse de le menacer. Son père adoptif lui ayant donné un arc pour se défendre, il tue sa belle-mère d'une flèche, puis il s'enfuit, terrifié, en emportant ses armes ainsi qu'un morceau de viande grillée. De retour à son village, il distribue la viande. Les Indiens, décident alors d'organiser une expédition pour voler un jaguar le secret du feu. A la suite de leur succès, le jaguar, ulcéré par l'ingratitude de son fils adoptif, fait le

serment de renoncer à la viande cuite et de chasser avec ses griffes et ses crocs.

Dans le deuxième récit, qui a été recueilli chez les Indiens du groupe tupi-guarani, le secret de la cuisson des aliments est détenu aux premiers temps, non plus par un jaguar, mais par des vautours charognards urubu. Lévi-Strauss le résume en ces termes : “Le héros civilisateur feignit un jour de mourir, de façon si réaliste que son corps commença à pourrir. Les vautours allumèrent alors un feu pour le faire cuire, mais le héros s’agita, mit les oiseaux en fuite, s’empara du feu et le donna aux hommes” (Lévi-Strauss 1964: 149).

Faute de temps, je me dispenserai de reprendre en détail l’ensemble de l’analyse de Lévi-Strauss. Coupant au plus court, je me contenterai, en reprenant un propos que j’ai déjà tenu dans la conclusion de mon *Anthropologie du mythe* (Pottier 1994: 211 *sq.*), d’indiquer que cette analyse recèle au moins deux contradictions et une incertitude :

- Après avoir affirmé que les oppositions fondamentales mises en œuvre dans les deux récits sont cru vs cuit et frais vs pourri, Lévi-Strauss avance que la première définit l’axe de la culture, car le cuit est la transformation culturelle du cru, alors que la seconde caractériserait l’axe de la nature, car le pourri est la transformation naturelle du frais. Dans la suite de l’analyse, cependant, c’est l’opposition cru vs pourri qui définit l’axe de la nature.
- Initialement, il rattache les termes “cru” et “cuit” au seul axe de la culture. Ultérieurement, pourtant, il homologue l’opposition cru vs cuit à l’opposition nature vs culture, et par la suite, il reprend constamment cette interprétation dans les quatre volumes des *Mythologiques*.
- Il affirme que, dans le mythe tupi, c’est l’opposition pourri vs cuit qui est homologuable à l’opposition nature vs culture, et il précise que cette opposition a un sens plus radical que la précédente, sans qu’on sache très bien ce qu’il entend par là.

A l’évidence, le choix des oppositions pertinentes, dans les analyses de Lévi-Strauss, n’est pas dépourvu d’arbitraire et semble, dans bien des cas, répondre aux seuls besoins de la démonstration. De mon point de vue, cet arbitraire est inséparable du statut objectal qu’erroneusement Lévi-Strauss accorde à la notion de signification. Inversement,

lorsqu'on conçoit la structure élémentaire de signification comme un schème purement mental construit par les locuteurs, les contradictions que j'ai mentionnées se résolvent aisément. On s'aperçoit alors que les deux récits comparés articulent la même structure élémentaire de signification et que deux des quatre termes qui constituent cette structure apparaissent dans la narration alors que les deux autres restent implicites, avec cette différence, cependant, que les termes qui doivent être reconstitués mentalement par le récepteur du message pour percevoir la structure ne sont pas les mêmes dans les deux récits.

Dans le mythe gé, les termes cru et cuit, qui ont en commun, selon l'interprétation de Lévi-Strauss, l'élément culture, s'opposent entre eux sous le rapport non transformé vs transformé. Toutefois, la notion de culture n'a elle-même de sens que pour autant qu'elle est opposable à la notion de nature. La possibilité de percevoir l'opposition cru vs cuit est donc subordonnée à la possibilité de percevoir une opposition entre les termes frais et pourri, qui ont en commun l'élément nature, et qui s'opposent pareillement sous le rapport non transformé vs transformé. Dans le mythe tupi, en revanche, l'opposition des termes pourri et cuit, qui ont en commun l'élément transformé, s'opposent sous le rapport nature vs culture, si bien que la possibilité de percevoir cette opposition implique la possibilité de percevoir une opposition entre les termes frais et cru, qui s'opposent sous le même rapport, mais qui ont en commun l'élément opposé non transformé. (Pottier 1994: 212–213)

Je voudrais, pour finir, dire quelques mots des problèmes particuliers que pose l'analyse des mythes. Lévi-Strauss a montré que le mythe a ce qu'il appelle une "structure feuilletée". Cette expression imagée renvoie à une idée qui constitue, à mon sens, une contribution importante à la théorie du mythe, à savoir que l'articulation de tout récit mythique repose sur l'homologation de plusieurs codes. A titre d'illustration, il est facile de constater que le mythe gé met en œuvre trois codes différents: le code culinaire, le code de la chasse et le code familial. Leur homologation repose sur les équivalences suivantes :

- père = cuit = chasseur
- fils = cru = non-chasseur
- épouse (du père) = pourri = gibier
- mère = frais = non-gibier.

Il va de soi que les relations entre les termes constitutifs des codes mythiques sont d'ordre analogique, si bien qu'en un sens, chaque récit mythique (et, à la limite, la mythologie entière) constitue une métaphore développée. En conséquence, comme c'est le cas lorsqu'on interprète une métaphore, la perception d'une isotopie de signification passe par la construction, non pas d'une structure sémantique simple qui articule, des catégories sémiologiques, mais d'une structure méta-discursive qui articule des catégories interprétatives. C'est ce qui explique le recours par Lévi-Strauss à la catégorie nature vs culture, qui à l'évidence possède un statut purement interprétatif, puisqu'elle n'est pas donnée par les récits eux-mêmes. Il n'est pas absurde, en effet, d'affirmer qu'en transmettant à son fils les techniques du feu et de la chasse, le père lui transmet métaphoriquement la culture (ce qui rend compte de l'homologie du code culinaire et du code de la chasse), et que de même, en tant que détenteur de l'autorité au sein de la famille, il est le représentant des valeurs culturelles (ce qui fonde l'homologie du code familial avec les deux autres). Ce qu'on peut reprocher toutefois à une telle interprétation, c'est qu'elle repose sur l'utilisation d'une catégorie de pensée typiquement occidentale qui, si l'on en croit les travaux des spécialistes du monde amérindien est inconnue des Gé eux-mêmes ! Pour être légitime, l'interprétation des mythes doit donc reposer sur l'élaboration de catégories qui aient un sens pour ceux qui racontent et qui écoutent ce type de récit, soit qu'il s'agisse de catégories *emic* auxquelles la connaissance de la langue et de la culture aura donné accès à l'ethnologue, soit qu'il s'agisse de catégories dont on postule l'universalité, mais cette question, que j'ai tenté d'aborder dans l'*Anthropologie du mythe*, sortirait largement du cadre de cette contribution.

## Références

- Blanché, Robert 1968. *Introduction à la logique contemporaine*. Paris: A. Colin.
- Calame, Claude 1977. L'univers cyclopéen de l'Odyssée entre le carré et l'hexagone logique. *Ziva Antika* 27(2): 315–322.
- Charaudeau, Patrice 1983. *Langage et discours. Éléments de sémiolinguistique. Théorie et pratique*. Paris: Hachette.
- Descola, Philippe 2006. *Par delà nature et culture*. Paris: Gallimard.
- Greimas, Algirdas J. 1983. *Du sens II. Essais sémiotiques*. Paris: Seuil.
- 1986 [1970]. *Sémantique structurale*. Paris: PUF.

Greimas, Algirdas J.; Courtés, Joseph 1993. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette.

Lévi-Strauss, Claude 1964. *Mythologiques: Le cru et le cuit*. Paris: Plon.

Pottier, Richard 1994. *Anthropologie du mythe*. Paris: Kimé.

### Семиотический квадрат и анализ мифа

Семиотический квадрат Греймаса построен на гипотезе, что понятие *элементарной структуры значения* работоспособно только в том случае, если его интерпретируют и формулируют в рамках логики. В то же время комментарии самого Греймаса по поводу этой модели оставляют желать лучшего. С одной стороны, он утверждает, что отношение между любыми двумя членами ( $s_1$  и  $s_2$ ) не определено. С другой стороны, он утверждает, что отношения  $s_1 - \text{не-}s_1$ ,  $s_2 - \text{не-}s_2$ ,  $s_1 - \text{не-}s_2$  и  $s_2 - \text{не-}s_1$  логичны по своей природе. Эти два утверждения противоречат друг другу и нужно выбрать одно из двух: или все эти четыре отношения имеют логическую ценность и весь *семиотический квадрат* является в этом случае *логическим квадратом*, что означало бы, что отношение  $s_1 - s_2$  является *несовместимым отношением*, или у отношения  $s_1 - s_2$  вообще отсутствует какая-нибудь логическая ценность. И это означает не только то, что и все остальные отношения в квадрате не являются логическими, но и то, что придание членам  $s_1$  и  $s_2$  негативной ценности совершенно бессмысленно.

Указанная дилемма восходит к основному принципу теории Греймаса, согласно которому языковая коммуникация зависит от наличия *глубинного уровня* значения, которая предшествует речевому выражению. Но если мы решим, что значения возникают на дискурсивном уровне, и, исходя из этого, что процесс паттернизации языковых кодов, который можно назвать *процессом семантического оседания*, рождается от языкового действия, то дилемма исчезает.

Это решение предполагает, что элементарная структура значения является по существу схемой мыслительного действия разговаривающих, записанной аналитиком. Это в свою очередь означает и перемену позиции описывающего и говорящего. В то же время эти два условия, которые по Греймасу необходимы для понимания значения, по-прежнему существенны. Только в отличие от мнения Греймаса они теперь применяются на уровне речи: две дискурсивные единицы модно противопоставить, если они обе одновременно содержат какое-то свойство, их объединяющее, и какое-то свойство, их различающее.

Для подтверждения указанного утверждения в данной статье анализируются два мифа американских индейцев, которые в свое время рассматривал уже Леви-Стросс. В конце анализа приводятся и специфические проблемы, которые возникают при интерпретации подобных нарративов.

### **Semiootiline ruut ja müü dianalüüs**

Greimasi semiootiline ruut on ehitatud hüpoteesile, et *elementaarse tähendusstruktuuri* mõiste on tööväimeline vaid siis, kui teda tõlgendatakse ja formuleeritakse loogikat järgides. Samas on Greimasi kommentaarid selle mudeli kohta küsitava väärtusega. Ühelt poolt väidab ta, et ükskõik millise kahe liikme ( $s_1$  ja  $s_2$ ) vaheline suhe on määratlemata. Teiselt poolt väidab ta, et suhted  $s_1 - \text{mitte-}s_1$ ,  $s_2 - \text{mitte-}s_2$ ,  $s_1 - \text{mitte-}s_2$  ja  $s_2 - \text{mitte-}s_1$  on loomult loogilised. Need kaks väidet on vastuolulised ja tuleb teha valik: kas kõik need neli suhet on loogilise väärtusega ja kogu *semiootiline ruut* on seega *loogiline ruut*, mis tähendaks, et suhe  $s_1 - s_2$  on *ühildamatu suhe* — või puudub suhtel  $s_1 - s_2$  üldse mingi loogiline väärtus ja see tähendab mitte ainult seda, et ka kõik teised suhted tema ruudus pole loogilised, vaid ka seda, et liikmetele  $s_1$  ja  $s_2$  negatiivse väärtuse omistamine on täiesti mõttetu.

Nimetatud dilemma tuleneb Greimasi teooria aluspõhimõttest, mille kohaselt sõltub keeleline kommunikatsioon teatud tähenduse *süvatasandil* (ehk *olemusliku tasandil*) olemasolust, mis väidetavalt kõnelisele väljendusele eelneb. Kui me aga otsustame, et tähendused tekivad diskursiivsel tasandil, ning, sellest tulenevalt, et keeleliste koodide mallistumise protsess, mida võiks nimetada *semantilise settimise protsessiks*, sünnib keelelisest tegevusest, dilemma kaob.

Nimetatud väide eeldab seda, et tähistamise elementaarstruktuur on sisuliselt analüütiku poolt üles tähendatud kõnelejate mõtetegevuse skeem. See tähendab ühtlasi kirjeldaja ja kõneleja positsioonide vahetumist. Siiski on need kaks tingimust, mis Greimasi hinnangul on tähenduse mõistmiseks vajalikud, endiselt olulised. Ainult et erinevalt sellest, mida arvas Greimas, rakenduvad nad nüüd kõne tasandil: kahte diskursuslikku ühikut on võimalik vastandada, kui nad mõlemad sisaldavad ühtaegu mingit ühist omandust, mis neid ühendab, ja mingit eristavat omadust, mis neid lahutab.

Nimetatud väite tõestamiseks analüüsitakse käesolevas artiklis kahte ameerika indiaanlaste müüti, mida omal ajal käsitles juba Lévi-Strauss. Analüüsi lõpuks tuuakse välja ka taoliste narratiivide tõlgendamisega kaasnevad spetsiifilised probleemid.

